

Objektyp: **Issue**

Zeitschrift: **Le rameau de sapin : journal de vulgarisation des sciences naturelles**

Band (Jahr): **26 (1892)**

Heft 3

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

Le Rameau de Sapin

Neuchâtel, le 1^{er} Mars 1892.

Ce journal paraît une fois par mois.

On s'abonne chez M^le Prof. Fritz Tripet, à Neuchâtel, au prix de fr. 2.50 par an pour la Suisse et fr. 3 pour l'étranger.
Abonnement pris dans les Bureaux de Poste, au prix de fr. 2.60 pour la Suisse et fr. 3.50 pour l'étranger.

LES LARVES DE FOURMIS

Me promenant un jour d'été dans les forêts voisines de Noiraigue, au pied du Creux-du-Van, je rencontrai deux jeunes garçons pauvrement vêtus, mais qui avaient l'air fort affairé. L'un portait un drap de lit sur le bras et tenait à la main une petite pelle; l'autre était chargé d'un seau en fer blanc et d'un panier contenant quelques provisions pour leur repas.

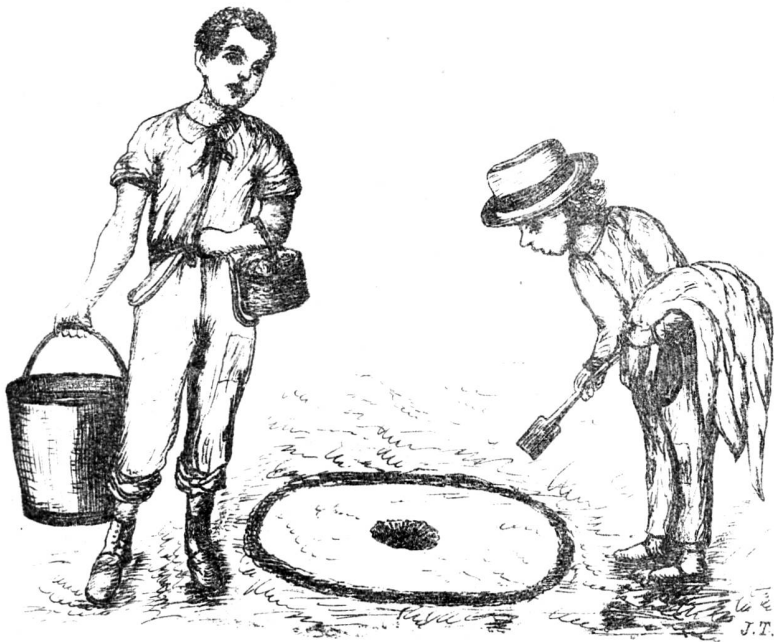
- Où allez-vous, mes amis, leur dis-je, et à quoi serviront les objets que vous portez ?
- Nous sommes à la recherche d'œufs de fourmis.
- D'œufs de fourmis ?
- Oui, nous en récoltons beaucoup et nous les vendons aux amateurs d'oiseaux en cage.
- Puis-je voir comment cela se fait ?
- Sans doute, venez avec nous, cela vous amusera peut-être.

Comme j'avais du temps devant moi et curieux de voir comment ils s'y prenaient pour opérer leur chasse, je les suivis.

Nous longeâmes, pendant près d'un quart d'heure, la pente du Creux-du-Van qui domine Noiraigue, puis nous fîmes halte au bas d'une éclaircie que mes deux jeunes conducteurs nommèrent : "L'esbortée du Champ aux Pies."

L'endroit où nous étions arrivés était une petite plate-forme de quelques pieds carrés de surface, dont le terrain dépouillé de gazon avait été battu et foulé avec soin, si bien qu'elle offrait l'aspect d'une aire à battre le blé.

Cette place était entourée d'un



petit fossé de quelques pouces de largeur sur autant de profondeur. On verra plus tard l'utilité de ce fossé que les deux gamins avaient rempli d'eau qu'ils étaient allés puiser avec leur seau à une petite source non loin de là. Le centre était occupé par un trou de forme semi-circulaire; dans ce trou, un grand mouchoir fut soigneusement étendu, ses bords furent recouverts de terre, de manière à ce que les fourmis ne puissent s'engager par dessous. Cela fait, de petites branches de sapin furent délicatement entassées sur le tout et formèrent un petit cône bien visible de tous les points du rectangle. Le chantier était prêt, on n'attendait plus que les travailleurs.

Des petits chasseurs de larves avaient déployé leur couverture blanche et s'étaient dirigés vers un des nombreux cônes qu'on apercevait au pied de presque chacun des sapins qui bordaient la clairière. Ces cônes, on l'a deviné, étaient des fourmilières.

Une grande activité régnait chez ce petit peuple laborieux par excellence. Chacun y faisait bien son devoir, allait, venait, toujours en quête d'une proie ou de quelque brindille pour ajouter à la demeure commune. Mais hélas! le malheur allait les frapper eux aussi, ces pauvres petits insectes innocents, un effroyable bouleversement allait détruire en un instant le fruit de plusieurs mois de labeurs.

Le fléau destructeur se personnifiait pour cette fois dans nos deux garçons, dont l'un, en dépit des attaques furieuses des fourmis qui lui mordaient les bras et les jambes, maintenait le drapeau au pied du monticule, tandis que l'autre, à l'aide de sa pelle de bois, y culbutait tout pêle-mêle: fourmière, fourmis et larves.

Comment décrire le débarroi qui s'ensuivit? Une odeur, fortement vinaigrée, d'acide formique, s'échappait des ruines du cône, dont les galeries souterraines étaient mises à jour; les pauvres petites bêtes qui avaient échappé à l'enlèvement général couraient ça et là sur les restes de leur demeure, semblables à des gens affolés par un tremblement de terre.

(A suivre.)

I. G.

LE RENARD DU JARDIN ANGLAIS DE NEUCHÂTEL

Notre jardin anglais vient de perdre un de ses commentaux les plus aimés des enfants, un joli renard capturé au Champ-du-Moulin et que l'on avait apporté tout petit au mois de mai dernier. Grâce aux soins dont il était l'objet, il se développa rapidement et quand vint l'automne il avait la taille d'un adulte. Chacun admirait son beau pelage fauve et blanc, sa riche queue dorée, ses fines pattes noires; il était charmant et je ne manquais jamais de lui faire ma visite quotidienne.

Quelles pensées ruminait-il dans sa cage lorsque, roulé dans le foin, chaudement enveloppé de sa queue qui couvrait le bout de son nez, il entr'ouvrait un oeil au bruit que je faisais en passant? Pendant qu'il dormait au chant du jet d'eau tombant en pluie à quelques pas, ses confrères couraient la campagne, sur la neige, et cherchaient, inquiets, une nourriture qui devenait toujours plus rare. Plus de mulots, plus de taupes, plus de cailles, plus d'alouettes; réduits à errer sur les bords du lac pour se repaître des débris rejetés par l'onde sur la grève, ils menaient une vie besogneuse et devaient souvent rentrer dans leur gîte sans avoir soupiré.

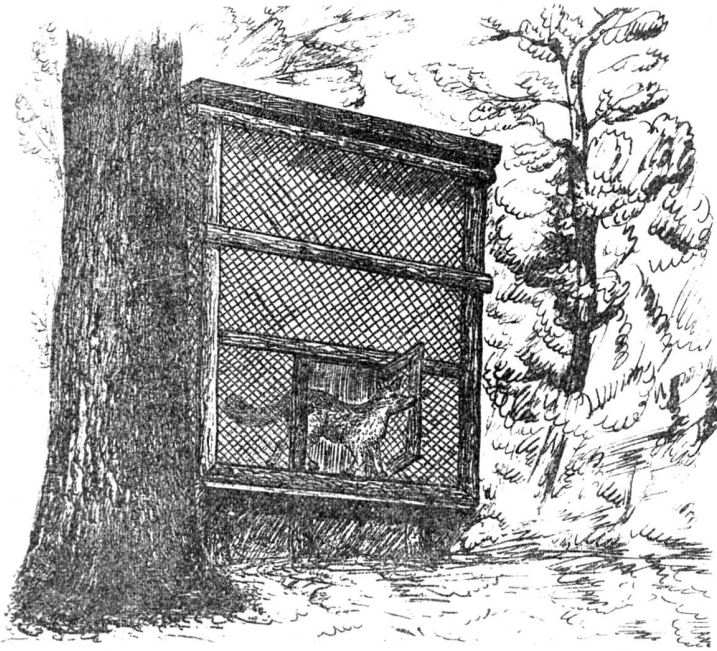
Mais lorsqu'il était éveillé, l'avez-vous vu, notre gentil renard, perché sur les bâtons de sa cage et fixant sur vous ses yeux intelligents dont l'expression était presque humaine? De temps à autre, un frisson parcourait son corps, faisant vibrer les poils de sa pelisse dorée; il semblait vous prendre à témoin du supplice auquel il était condamné. En face de lui, à deux pas, une dizaine de canards magnifiques, nageant dans le bassin du jet d'eau, éveillaient toutes les ardeurs de ses convoitises.

Avoir là, devant soi, dix canards dodus qui jouent et se forlissent avec une insouciance superbe, dix canards dont les émanations séductrices montent jusqu'à ses narines, dont les cris pressants font tressaillir ses oreilles..... et ne pouvoir y planter la dent! Pendant des mois, nouveau Cantale, il endura cette torture, sans prendre en dégoût sa faction inutile. Quand il était embusqué sur le degré le plus élevé de son perchoir, vu de profil, son fin museau dirigé vers l'étang semblait être un canon de pistolet braqué, prêt à semer la mort parmi les pacifiques et heureux palmipèdes; ses yeux étincelaient comme des charbons incandescents: ses ardeurs de fauve ne se calmaient que le soir, lorsque les hôtes du jet d'eau rentraient dans leur dortoir après avoir poussé un dernier cri qu'on entendait de fort loin.

Dormait-il toute la nuit? J'ai bien d'en douter; le renard est un nocturne, sa pupille très dilatée en est la preuve; chacun sait que leurs excursions se font la nuit et qu'ils se retirent dans leur trou ou se cachent dans un buisson pendant la journée, parfois près des lieux habités. Qui sait combien de visites nocturnes il aura pu compter de derrière son treillis, combien de mendicants à grosse queue sont venus flairer la provende abondante, viande et pain trempé dans du lait, dont il était largement pourvu par ses gardiens.

Pendant le jour, les enfants conduits par leur bonne allaient droit au renard, qui avait leurs sympathies; ils passaient successivement aux canards, aux singes, aux cardinaux, à la fouine, au chamois, pour revenir à leur ami dont le regard avait le don de les fasciner. De me souviens de ses câlineries à l'égard d'une jolie fillette, toute vêtue de blanc, dont il avait l'air d'admirer les yeux bleus, les cheveux blonds, les joues roses et la bouche vermeille. Il se dressait, montrant son ventre blanc, se baissait, léchait de sa langue rose le bout du doigt de l'enfant, qui, à ce contact, poussait des cris joyeux. C'était un tableau ravissant.

En automne, lorsque les premiers froids eurent donné la retraite des petits oiseaux du jardin, des singes, des buses, des choucas, la solitude se fit autour de lui; il était d'autant plus reconnaissant de l'attention dont il était l'objet. Ses visiteurs étaient de beaux étudiants de l'Académie, en casquette blanche ou verte, qui tenaient



à affirmer leur intérêt pour la zoologie, ou les élèves de l'École normale, gagnées par la place que tient le renard dans 21 des plus belles fables de La Fontaine. Elles aimaient à voir cette physionomie fine, intelligente, ces beaux yeux bruns encadrés par les oreilles à l'intérieur blanc, droites, pointues, ce museau effilé, formant un ensemble si admirablement compris par le grand fabuliste. Il suffisait de gratter du doigt sous le plancher de sa hutte pour lui faire changer d'attitude et d'expression à l'instant même ; il baissait le nez, flairait, grattait le sol de ses pattes, comme il eût fait en plein champ à la chasse des souris. Oh ! les jolis motifs d'étude pour un peintre.

Jamais je ne l'ai entendu filer le moindre son. Ce mutisme me rappelait celui du renard que mon grand père avait élevé en compagnie du chien, du chat, et qui, pendant deux ans, le suivait avec la fidélité d'un barbet, sans commettre d'autres frasques que le rapt de quelque poule... c'est ce qui le perdit... Ces éducations finissent toujours mal, il y a trop de fusils et de gens qui savent les manier ! Aucun chasseur n'aura la moindre tendresse pour le rival qui lui souffle de temps à autre une perdrix ou un levraut ; tous sont d'accord pour prononcer contre lui la suprême condamnation :

La mort, la mort, la mort !

Sans compter le fusil qui fait son office dans les nuits claires, quand le pauvre affamé, attiré depuis des mois par des amorces souvent renouvelées, leur fait une visite rapide et cauteleuse, que de pièges, de trappes, d'engins, de poisons n'a-t-on pas inventés pour détruire cette engeance maudite, qui résiste à tout, et qui, dans l'ordre de la Création, a autant le droit de vivre que les chevreuils protégés par la *Diana*.

On me cite un jeune Neuchâtelois, établi à Sauranne, qui en a tiré, la nuit, par centaines, aux abords de cette ville. On prétend qu'il a le don. Chacun son goût ; mais guetter dans les ténèbres, en hiver, au risque d'attraper une pneumonie, rentrer au matin avec une ou deux peaux de renards sur le dos, voilà un plaisir singulier, qui lui vaudrait une récompense parmi les Apaches ou les Sioux.

* * *

À l'appui de ce que je disais plus haut de la présence du renard près de lieux habités, je citerai les deux qui furent débusqués par un chasseur dans une coulisse ou canal passant sous un chemin, à quelques pas de Montmirail. Il est vrai qu'ils avaient affaire à un chasseur consommé.

J'ai vu dans mon enfance un renard entré la nuit, par une châtière, dans une maison de Bondry, et qui avait grimpé dans le poulailler, sorte de cage suspendue au mur. Une planche inclinée servait aux poules à gagner le gîte aérien. À force d'adresse, il avait soulevé la planchette servant de porte d'entrée, mais une fois dedans, la planchette était retombée et *Vulpes* était pris. Il étrangla quand même les poules et ne s'aperçut de son malheur que quand il voulut sortir pour emporter sa riche moisson. Quel air penaud ! Et avec quelle volupté intime le propriétaire, un cordonnier qui chérissait ses poules et son coq, lui perça le ventre avec la *fourche du fourneau* !

Il existait au Flan, près de Neuchâtel, un poulailler installé dans un vieil omnibus qui avait servi d'ambulance dans la dernière guerre. Un renard de Chaumont s'y insinua par un trou resté ouvert, et fit un carnage complet, mais ce qui mérite d'être rapporté, il transporta ses victimes de tous les côtés jusqu'à Flautreix, à plusieurs kilomètres. Le propriétaire désolé retrouva quelques-unes de ses poules.

Une nuit de janvier dernier, quelques sauriens ouvrirent dans le Jardin anglais la cage du renard qui s'évada. Il alla trouver la mort en rôdant près d'un poulailler où sa présence fut mal interprétée. - Dès lors je porte le deuil de mon petit renard.

L. Favre.